

François Guerrette, François Rioux, Jean Royer

Sébastien Dulude

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2015). Compte rendu de [François Guerrette, François Rioux, Jean Royer]. *Lettres québécoises*, (158), 44–45.

☆☆☆ ½

FRANÇOIS GUERRETTE

Mes ancêtres reviendront de la guerre

Montréal, Poètes de brousse, 2014, 68 p., 16 \$.

Visions de Guerrette

Jeune auteur phare des Poètes de brousse, François Guerrette poursuit une œuvre animée d'un souffle incontestable et d'une grande constance. Son travail est tissé de nombreuses correspondances tant thématiques que formelles, ainsi que le suggèrent à eux seuls les titres de ses ouvrages précédents : *Les oiseaux parlent au passé*, *Panique chez les parlants* et *Pleurer ne sauvera pas les étoiles*. À ceux-ci, ajoutons *Les flammes ne déclarent jamais forfait*, suite finaliste au Prix de poésie Radio-Canada en 2014.

Son plus récent ouvrage s'inscrit dans ce long cours tout sauf tranquille. *Mes ancêtres reviendront de la guerre* renoue avec cette parole quasi prophétique tout particulièrement audible dans *Pleurer ne sauvera pas les étoiles*, où, avec des accents de révolte, la mémoire se conjugue à une volonté de se prémunir contre soi-même. Plus spécifiquement, entre l'exergue « Je suis un fils déchu de race sur-humaine » (Alfred DesRochers) qui ouvrait le recueil de 2012 et les vers « j'écoute / ma race d'humiliés veille sur moi » qui le clôturaient, le ton oscillait entre l'espoir grave et la colère réconciliatrice.

Leçons de puissance

Sur le plan formel, la poésie de Guerrette est construite d'une alternance de vers et de prose qui entretient un rythme indéfectible, en phase avec la puissance de la voix que l'auteur donne à lire.

Un peu à la manière de Gérard Dulouzo, le grand frère sanctifié de et par Kerouac, *Mes ancêtres reviendront de la guerre* est un oracle prononcé par un être aimant, englobant, voire irradiant. Le ton y est même messianique par moments :

Je veux que leurs yeux voient, au moins une fois, la vérité sortir de ma bouche étonnée, ouverte comme une œuvre d'art qui vient de jouir, avant de laisser les médecins faire de mon cœur un objet de haute couture. (p. 40)

Les textes expriment une volonté inébranlable de retrouver une origine et une innocence perdues, et plus encore de triompher de la faute de l'Homme en puisant à même ses tréfonds sombres, sa honte et sa peur pour l'élever à nouveau : « se laisser dévorer de l'intérieur / par la peur lorsque le corps devient / une épave attirée par les plus hauts sommets » (p. 28). Ultimement, puisque « [l]es symptômes de l'éblouissement sont précieux » (p. 30), c'est au long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens rimbaldiens que s'applique le poète dans ses envolées et ses plonges.

À travers cette poésie révélatrice de lumière, le motif du feu est ainsi récurrent ; et c'est naturellement à Prométhée que fait d'abord penser le sujet du recueil, passeur du feu ancestral « pour rallumer [...] la mèche des grandes aventures » (p. 45), mais également à un Icare martyr, « brûlé en rêvant souvent / d'un feu qui ferait pleurer les pompiers » (p. 41). Dans cette perspective incandescente, la parole est elle-même



FRANÇOIS GUERRETTE

incendie, refus de cesser le feu, résistance et désir tenace d'orienter notre destin collectif « direction genèse » (p. 58), vers nos origines indigènes de géants, d'enfants.

☆☆☆ ½

FRANÇOIS RIOUX

Poissons volants

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2014, 100 p.,

17,95 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Sortir du bruit gris du monde

Oui, c'est « une époque contenue dans des sacs de plastique » (p. 10) que la nôtre. J'ai Facebook, Twitter, Instagram et ne manque rien des facéties du jour. Or, quand j'ouvre un livre, je n'ai plus envie qu'on me montre en gros plans tous les avatars du banal quotidien. Je n'ai plus soif, plus faim, je ne veux plus rien voir, rien entendre.

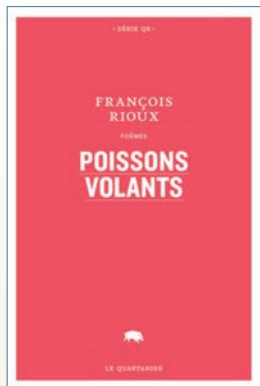
Ce second recueil de François Rioux ne m'aura donc que fort peu appelé à la lecture de son incipit, tout proustien qu'il soit : « Souvent j'écoutais mon ennui. » (p. 9) Mais c'était mal faire confiance à Rioux pour nous extraire un temps d'un monde aussi vide que bruyant.

L'auteur marque son chemin comme deux autres déposaient leurs cailloux blancs pour s'y retrouver. Errant, titubant, il nous amène par-delà les gens mastiquant leur sandwich, par-delà les chaises de patio, les dépanneurs, Éric Lapointe et les films en reprise. Et puis, on rencontre ce poème, qui se joue admirablement de Saint-Denys Garneau :

*Je marche derrière moi
qui marche d'un bon pas
les lacets défaits
j'entends tac-tac l'autre pas
assourd qu'il est
par sa joie*

*je m'applique à disparaître
comme l'autre je serai bientôt
un fantôme sans os sans fil
un cageot dans un coin
[...]*

*des voix se répondent dans nos pas
j'entends tout le temps
de vieux refrains de lents refrains.* (p. 27)



FRANÇOIS RIOUX

Une distance s'est créée. On se détache, un peu. Il faut encore passer une section de chansons plates qui riment (« l'été n'est pas plus propre / pourri parti tu n'as / rien à toi en propre / à part une canne de thon-tuna. » [p. 38]), et on sera libre. On aura évité tous les refrains, tous les *hooks*, tous les hameçons. On se sera faufilé entre les filets des ritournelles à la radio et des laveuses qui tournent à la buanderie. On pourra poser sa tête dans le *Green Grass* de Tom Waits.

Bovarysme

Parce que le monde, Rioux a tellement raison de le remarquer, ne va pas trop vite : il piétine sur lui-même, tourne désespérément en rond. Ça n'avance pas. C'est peut-être pour conjurer « Sisyphé Rioux » qui « fraye parmi les lents les lents les lents » (p. 73) que ces poèmes existent, prenant pour élan ces cycles stationnaires et ce « gros beat » (p. 71) ambiant pour surnager un instant par-dessus la rumeur, s'extraire de la mêlée, s'envoler ou s'étourdir : « La poussière que tu vois / voleter dans la chambre / fait penser aux étoiles / voilées par la ville / à celles que tu verras / si tu te lèves trop vite » (p. 65).

À l'ennui, le poète oppose l'ivresse du désir amoureux ou l'ivresse tout court et les dernières pages du recueil étonnent par leur ampleur flaubertienne : « on voit dans le riesling ses désirs comme des bulles / la pensée s'évapore roule dans le ciel fossile » (p. 91). On vole. Et le livre ivre se termine, et on se surprend à se dire qu'il valait la peine d'écouter ses acouphènes et de « voguer sur l'eau-de-vie les yeux ouverts sur tout » (p. 91) et on se surprend à se dire qu'on en veut encore et « que la joie n'est pas fable inouïe on fêtera / on dansera on rira vacances sans retour oui » (p. 91). Oui.

☆☆ ½

JEAN ROYER

Le poème debout

Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2014, 96 p., 20,95 \$.

Voix off

Nul besoin d'élaborer sur sa présentation : Jean Royer, prix Athanase-David 2014, cofondateur de la revue *Estuaire*, auteur, critique et instigateur de dizaines d'entretiens littéraires auprès de poètes québécois. Dépositaire de la poésie des autres et indivisiblement lié à la voix des poètes de l'Hexagone, Royer rend ici hommage à ces derniers.

Il y a très certainement des enjeux fascinants à une pratique d'écriture qui consiste à laisser « entrer dans ses mots les mots des autres » (4^e de couverture). La lecture des autres peut constituer un formidable moteur de transposition d'univers, dont l'intérêt est justement ce rapport de commensalisme de l'un sur l'autre ; il me vient en tête le travail d'André Roy qui a entrepris dans les dernières années de dialoguer avec l'œuvre d'écrivains tels Kafka, Gauvreau, Plath et Tsvetaïeva.

Encore faut-il que l'exercice de se nourrir d'une œuvre extérieure soit à même de susciter des textes véritablement nouveaux. Pour cela, il m'apparaît crucial que l'œuvre source soit convoquée selon une tangente singulière, inédite, déployée à partir de son cœur et non de sa surface immédiate. À cet égard, l'ouvrage de Royer m'aura peu impressionné.

Au sujet de Roland Giguère, par exemple, on croirait lire une notice biographique, tant la teneur du propos est convenue :



JEAN ROYER

LA MAIN LIBÈRE LA PAROLE

Voyageur du dedans, il traverse les apparences jusqu'aux sources du désir et de la révolte, jusqu'aux ressources originelles.

Le poème et le tableau, supports de voyance, ne manquent pas d'instaurer leur pouvoir saccageur. Roland Giguère a mis la main au feu. (p. 19)

Puis, d'*Estuaire*, l'auteur se remémore : « Nous fallait-il tomber, à points fermés se taire, / Abandonner nos rêves à la barre du jour ? » (« Le poème debout », p. 23) Et pour Paul-Marie Lapointe, un « Blues de l'hippocampe » sous la forme d'un quasi-sonnet ? Non merci. La cible n'est pas atteinte et les poèmes souffrent parfois de leur allure de poésie de circonstance ou, pire, de bien-cuits.

Les sections centrales de *Poème debout*, dont une bonne partie provient du recueil *Le chemin brûlé* (de 1986, aujourd'hui épuisé), sont nettement plus appréciables. La forme y est explorée avec plus de profondeur — et de résultats —, porteuse d'enjeux de présence : « Ruptures. Je / n'ai plus de corps / ni le sien / ni le mien. » (p. 51) Ailleurs, les poèmes s'offrent en écho, échangent leur existence à travers le silence ou s'exposent en miroir devant leur origine mystérieuse :

Ce mot, splendeur et mystère.

*Ce mot d'un autre mot
Où s'abîme l'origine. (p. 64)*

On est ici au cœur d'une poésie autoréflexive et dans la réaffirmation constante d'une foi en celle-ci. Qui de mieux placé que Royer pour en rendre compte ? Il y réussit d'ailleurs beaucoup mieux, paradoxalement, lorsqu'il est à l'écoute du silence à l'origine des poèmes que lorsqu'il importe la voix des autres dans les siens. Parce qu'en fin de compte on écrit toujours seul, « [c]omme la pierre, exilé dans [s]a solitude » (p. 79).

